

Vedettes



RENÉE JEANMAIRE

de l'Opéra, la délicieuse partenaire de Roger FENONJOIS, que nous applaudirons bientôt sur une grande scène lyrique nationale. (Ph. Seeberger frères)

5^e ANNÉE — LE SAMEDI
24 JUIN 1944 - N^{os} 183 et 184
55, AVENUE GEORGE V, PARIS-8^e



Bouche à bouche (si l'on peut dire) un homme et un lion...

Nous avons déjà vu des fauves dressés en douceur. Les dompteurs ont souvent reculé aussi loin que l'imagination pouvait le permettre, les limites de la témérité. Mais l'un d'eux osa-t-il jamais manger un morceau de viande par un bout alors que son pensionnaire, féroce par principe, en grignote l'autre bout? C'est pourtant ce que le capitaine Jim n'hésite pas à faire chaque soir. Il est au Cirque Houcke, et certainement le clou de son numéro est-il au moment où s'avancent vers un magnifique lion il exécuté avec lui le petit repas en commun que nous venons de décrire. Voyez plutôt le cliché ci-contre.

QUESTION DE LATITUDE

Et puisque nous parlons du capitaine Jim, signalons à l'intention de ceux qui ne l'auraient pas remarquée, la petite erreur que ne voient sans doute pas les quelques chanteurs et chanteuses qui, chaque soir, ici ou là, produisent une chanson écrite par un auteur dont le moins qu'on en puisse dire est qu'il se moque de la géographie.

...Jim, c'est moi Jim, la terreur des pampas du Mexique... Vous connaissez, n'est-ce pas? Et le courageux capitaine Jim n'a rien à voir là-dedans, vous le savez. Mais ce que personne n'a jamais vu, c'est la pampa au Mexique. Pourquoi pas la toundra?

Cela n'empêche pas la chanson de connaître un joli succès.

Trois confidences d'Edwige Feuillère

Dans son grand salon moderne, Edwige Feuillère recevait récemment un de nos confrères.

— Vous tombez bien mal, lui dit-elle après lui avoir serré la main. Je pars pour la campagne et immédiatement.

J'aurais pourtant voulu...

— Accompagnez-moi jusqu'à la gare, c'est le seul temps que je puis vous consacrer aujourd'hui.

Les voici ensemble dans le métro.

— Je vais « au vert », déclare alors la belle artiste. Ce n'est pas sans hésiter beaucoup que j'ai pris cette décision car j'adore Paris, surtout en cette saison; mais il me faut prendre du repos. J'ai joué ça à pile ou face.

On parle de la Comédie-Française.

— J'y suis passée comme

un météore. Et je n'ai même pas eu le temps de me rendre compte de ce que c'était; mais je crois que l'esprit fonctionnaire de la maison n'était pas fait pour moi. » Et comme on parle ensuite des raseurs, elle précise:

— Quand je pense que je suis obligée de changer mon numéro de téléphone au moins tous les six mois pour empêcher les importuns de me téléphoner à longueur de journée et de me poser les questions les plus extravagantes.

Mais la déclaration la plus étonnante de notre célèbre star devait être celle-ci:

— Le cinéma? Figurez-vous qu'il m'inspirait une répulsion instinctive lorsque j'ai débuté. Je trouvais en quelque sorte impudique de sourire, de pleurer, de vivre, sous le regard scrutateur de cette caméra diabolique.

La répulsion a été vaincue. Qui ne s'en féliciterait?



MARGUERITE PIFTEAU
PH. H. H. H.

CEUX DES "CENTIMES" Y ONT DROIT AUSSI

Pauvre Job, petite bourse de Paris, se disait depuis quelque temps, non sans mélancolie: « Ce n'est pas juste, maintenant qu'il n'y a plus de fête du 14 Juillet, me voilà privé d'applaudir mes artistes... J'ai pourtant ma petite part dans les quarante millions que touche annuellement l'Opéra... Contribuable au centime, mais contribuable tout de même. »

Et voici qu'aux représentations gratuites qui accompagnent à la Gaîté-Lyrique, le tirage hebdomadaire de la Loterie Nationale, nos subventionnés semblent vouloir jouer leur rôle. Jeudi 6 juin: Paul Cabanel, Noré, Mlle Turba-Rabier, de l'Opéra, participaient à un splendide concert avec le violoniste Henri Merckel et Fanely Révoil. Jeudi 14 juin, la Comédie-Française, avec armes et bagages, vient donner rue Réaumur, un spectacle Courteline, avec Pierre Dux, Jean Meyer, Denise Clair, Marie Fromet. Et, pour un jeudi suivant, l'Opéra-Comique s'inscrivait avec des fragments de « Carmen » et de « Werther », quelques-uns de ses pensionnaires entourant Mlle Marguerite Pifteau, transfuge de l'Opéra de Monte-Carlo. Une « révélation », chuchotait lui-même pauvre Job en retrouvant enfin ses droits.

Parce que les metteurs en scène ne savent pas utiliser, Maurice Baquet écrit une revue et nous révèle l'existence des Poopoop.

Il ne s'agit pas d'une tribu de Papous que ce jeune comédien aurait découverte en flânant dans son quartier, ni d'une Société secrète plus ou moins affiliée à la Maffia, mais d'un groupe sympathique de jeunes artistes comprenant Jacqueline Figus, Florence et Frédéric, un des Clérans, un des Rigodons et quelques autres amis n'appartenant pas au music-hall.

Le père Poopoop est Maurice Baquet. En attendant qu'un metteur en scène comprenne tout le parti qu'on peut tirer des dons étonnants de ce fantaisiste, un directeur de music-hall montera une revue burlesque dont il est l'auteur.

La revue des Poopoop sera le triomphe de l'humour. Mêlée de danses, elle constituera un spectacle d'un genre absolument nouveau. Nous avons déjà applaudi Maurice Baquet dans son curieux numéro de violoncelle; nous avons aimé ses imitations sportives, nous avons vu les Rigodons qu'il a mis en scène; faisons confiance à ce jeune acteur, metteur en scène, pour ses débuts de revuiste.



Maurice Cam termine "Bifur III", le dernier film d'Annie Vernay.

Chère petite Annie Vernay... Qui ne se souvient d'elle? Qui n'a pas ressenti plus ou moins ce petit pincement au cœur que cause le chagrin, lorsque voici trois ans déjà, la nouvelle de sa mort nous parvint d'Amérique du Sud? Avec elle, le cinéma français perdait un de ses meilleurs espoirs. Elle était la grâce, la finesse même. Elle avait une grande distinc-

tion, ce qui ne court pas les studios. Tout le monde l'aimait et la plus belle carrière lui était promise.

En 1937, un grand concours... C'était dans la salle du Royal-Monceau. Elle fut choisie parmi une cinquantaine de candidates. Comme quelqu'un dans le jury lui pria de dire quelque chose, elle récita « Le chat, la belle et le petit lapin », et l'auditoire entier fut conquis. Elle débuta, aussitôt après, dans « Le Mensonge de Nina Petrovna » auprès de Fernand Gravey, puis dans « Tarakanova » aux côtés de Pierre Richard-Willm, qu'elle devait retrouver par la suite dans « Werther ». Et les films se succédèrent jusqu'à « Bifur III », interrompu par la guerre.

Maurice Cam, qui avait commencé le film avec elle, René Dary, Conchita Montenegro, Azais, Aimos, Le Vigan, vient d'en reprendre la réalisation. Mais il restait encore bien des scènes à tourner avec Annie Vernay, la femme de René Dary dans le scénario. C'est Martine Carol qui reprend son rôle.

Yves Mirande choisit

Nous avons dit, récemment, le succès obtenu par les élèves du Cours Molière lors de leur examen de fin d'année. Les lauriers distribués, Yves Mirande, qui n'est pas seulement l'auteur dramatique que l'on sait mais le directeur du Thé-

âtre Antoine, a décidé de faire bénéficier son théâtre de talents en herbe; et c'est ainsi qu'il vient d'engager, pour le prochain spectacle de la salle du boulevard de Strasbourg, Odette Corneille et Jacques Sylvain. Une troisième élève, Claire Dorval fera ses débuts sur la même scène en septembre.

Quand Charles Trénet ne peut entrer en scène parce qu'il a perdu son chapeau

Chacun sait que Charles Trénet est d'un caractère assez instable et qu'il envoie balader sans douceur dans ses mauvais jours, la plupart de ses interlocuteurs. Cette peu aimable façon de faire le conduit à des accès de nervosité qui ont parfois des suites imprévues, risquant de dégénérer en catastrophe.

Ainsi, dernièrement, notre « fou chantant » (qu'il dit) faillit ne pas entrer en scène, tout simplement parce qu'il s'était mis en colère. Que s'était-il passé? « Monsieur » débarquait de La Varenne et n'avait pas eu le temps de dîner: d'où crampes d'estomac probables... et barge certaine. L'orage s'abattit sur la tête d'une jeune journaliste venue pour le voir dans sa loge. La journaliste, peu disposée à subir sans réagir des procédés plus que cavaliers, s'empara du petit chapeau (ce petit chapeau rond sans lequel Charles Trénet ne peut rien) que son adversaire avait oublié dans sa hâte à la fuir. On put croire un instant qu'un joli petit scandale allait éclater. Heureusement, tout rentra dans l'ordre au bout d'une minute, grâce aux efforts prodigieux de l'accompagnateur, un garçon charmant que personne ne croyait si bon diplomate. Souhaitons que Charles Trénet, rendu prudent, si ce n'est gracieux, par cette aventure, sache à l'avenir recevoir les journalistes avec un peu d'urbanité, et accueillir gentiment en particulier la gent féminine, désireuse de lui présenter une pièce intéressante.

LES REVOICI...

Après une tournée de près de deux mois dans toutes les villes de Hollande, Desta et Méné viennent de rentrer à Paris. Elles ont obtenu partout un énorme succès. Jusqu'ici les danseurs et danseuses effectuant le même voyage n'avaient jamais dansé plus de deux fois, trois au plus, dans une même salle, au cours d'une même tournée. Desta et Méné, elles, ont dansé quatre fois au Concertgebouw d'Amsterdam. Les voici sortant du célèbre théâtre après leur quatrième représentation.



Photo Stap Bildendienst.

LE MARIAGE ROMANTIQUE DE MARGUERITE DUCLERC

Elle ressemble presque à un conte de fée, la belle histoire qui vient d'arriver à la jeune artiste Marguerite Duclerc, comme un « coup de théâtre » dans sa vie! Cette jeune comédienne jouait dernièrement au Théâtre Edouard-VII dans « Le Roi Christine », où elle tenait le rôle du page favori de la reine de Suède — incarnée par Mme Cécile Sorel. Un soir d'avril, dans la salle, un jeune spectateur sentit, soudain, son cœur battre violemment à l'apparition sur scène du joli page, à fière allure... Et juste six semaines après leur rencontre, ils viennent de se marier à la mairie du XVI^e arrondissement. Pour témoin, Marguerite Duclerc avait Mme Cécile Sorel. Voici les deux artistes à l'issue de la cérémonie. Le roi Christine félicite son page favori dont elle est restée la meilleure amie. Ci-dessous un portrait de Marguerite Duclerc.



Photos Piaz et Roger Carlet.



CLAVEAUPHILIE

On travaille du claveau à Angoulême. Et il ne fait pas bon oser critiquer l'idole des claveauphiles de la région. Parce que deux collaborateurs de « Vedettes », et sous leur entière responsabilité d'ailleurs, ont malmené certain chanteur de charme, nous avons reçu une lettre où tous les rédacteurs de notre journal sont traités de « petits écrivassiers ». Ah! si nous étions claveauphiles, nous aurions du génie! Mais cet engouement angoumois est somme toute assez sympathique et nous nous en voudrions de ne pas le signaler. Voilà une ville au moins où l'on sait se battre pour un idéal. C'est bien réconfortant. Et pour montrer à ces demoiselles que nous n'avons pas mauvais caractère, nous avons demandé à notre ami Jan Mara de leur faire ce dessin dont elles se rejouiront... ainsi que tous les claveuphobes d'ailleurs...



André CLAVEAU, vu par Jan Mara.



ÉLINA LABOURDETTE DANSEUSE

Le music-hall est toujours à l'honneur dans les films. Ici, c'est une grande scène de revue, là, le plateau d'un cabaret de nuit. C'est de dernier cadre qui a été choisi par Robert Bresson, auteur et réalisateur des « Dames du Bois de Boulogne », pour nous présenter la jolie Elina Labourdette en danseuse de boîte de nuit. Voici la belle artiste dans une pose particulièrement belle au cours de ce film qui doit sortir prochainement.

Photo extraite de film.

ET SOI...



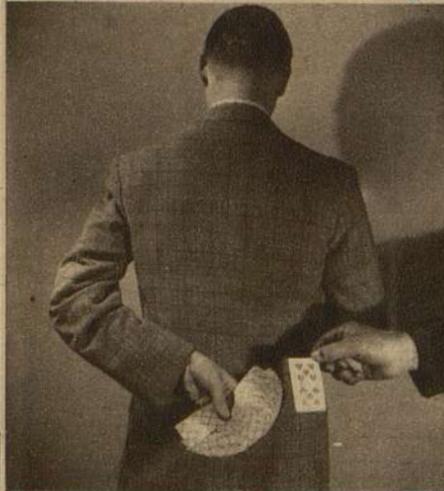
Okati ouvre la fameuse armoire afin de nous prouver qu'elle est vide et non truquée. L'évidence même!

Quelques passes magnétiques, et déjà nous voyons apparaître l'ombre d'une femme qui se poudre... Simplement.

Dernières passes : le papier se crève. « Coucou!... me voilà! » semble dire la gracieuse apparition d'Okati.

VOYAGE

Au pays de l'Illusion



Les cartes n'ont pas de secrets pour Roger Perrin. « Veuillez placer dans le jeu la carte choisie par vous... »



« Merci, Battex... battex encore. Je feuillette le jeu, vous m'arrêterez... Voici le 10 de cœur. C'est bien ça? »

dois avouer que je n'ai rien vu, rien. Au Musée Grévin, Okati a fait devant moi apparaître d'une armoire bien innocente et explorée auparavant par mes yeux scrutateurs et mes mains indiscreètes, une jeune femme en chair et en os comme vous et moi. J'ai convoqué chez moi l'exquise magicienne qu'est Fakara, qui multiplie les cigarettes, et semble chaque jour jeter un défi à la parcimonieuse Régie des Tabacs; avec Roger Perrin qui est aussi un ventriloque de talent, j'ai choisi des cartes ignorées de lui, mélangé le jeu, broillé le tout et, sans hésitation, ce diable d'homme a retrouvé les cartons, soit dans ma poche, sous son pied, et même dans le pli de mon pantalon... Robertson, jadis partenaire du grand Bénévole, m'a encore stupéfié. Il sort un lapin du ventre d'un chien, fait disparaître des bocaux contenant des poissons, fait naître des canaris dans une orange, que sais-je encore?

« Plus vous regardez, moins vous voyez », semble être la formule des illusionnistes qui gardent un secret absolu de leurs trucs, lesquels demandent tant de travail, tant de patience. En désespoir de cause, je me suis rendu à l'Académie de Magie — car il existe une Académie de Magie, ne vous en déplaise — antre de la sorcellerie moderne où plane sur chaque chose un mystère impénétrable. Des squelettes vous accueillent, tandis que vous butez à chaque pas sur d'innocents objets qui se transforment aussitôt et vous laissent terrifiés...

Là, le maître Karoli a bien voulu me vendre — et sachant que c'était pour « Vedettes » — pour quelques sous de poudre de perlimpinpin. Et je suis devenu apprenti-sorcier. Je peux, à présent, me percer le corps, sans douleur, avec un sabre de cavalerie, faire apparaître des pigeons dans un chapeau haut-de-forme, enfler des aiguilles dans la bouche et enfin, ô Satan! j'ai fait disparaître le directeur de l'Académie de Magie à l'aide de cette mystérieuse baguette que je conserve en lieu sûr entre mes cartes de rationnement et la photographie de ma petite amie.

A présent, à qui le tour?

André AVISSE.



Transportons-nous dans le domaine de la grande illusion : Robertson commettre un crime abominable.



La nature est parfois bizarre. Le ventre du chien recélat un superbe lapin que Robertson va déguster en civet.

Photos Lido.

Notre collaborateur va faire mieux. Nanti de la baguette magique indispensable, il va escamoter Caroly, le directeur de l'Académie de magie! C'est un comble, tout de même!



La prestidigitation, vieille comme les civilisations les plus reculées, puisque les Egyptiens, les Chaldéens et les Perses furent de fervents adeptes de cet art qui consiste à faire croire aux miracles, alors qu'il ne s'agit que de trucs ingénieux réalisés par des artistes adroits, garde encore au XX^e siècle de nombreux admirateurs ainsi que des exécutants remarquables. Le cirque, le music-hall produisent, au cours de leurs programmes, des numéros d'illusion qu'on apprécie à leur juste valeur. Ces exercices magiques apportent aux spectateurs qui restent toujours de grands enfants (et comme on les comprend!) la part de mystérieux et d'irréel qui leur fait oublier pour un instant les rudes nécessités de la vie.

Certes, les magiciens d'aujourd'hui ne se présentent plus devant nous vêtus en alchimistes d'opérette, comme au temps de Bosco ou de Cagliostro. Robert Houdin, en imposant l'habit de salon, « modernisa » le genre qui, malgré tout, ne manquait pas d'allure. Le bluff, la réclame tapageuse ont diminué d'intensité. Le fameux Barthelemy Bosco, un des personnages les plus fantastiques en ce domaine et qui exerça vers le commencement du XVIII^e siècle, opérait avec une mise en scène bizarre et macabre : draperies noires, flambeaux, têtes de morts, et annonçait ainsi sa venue dans les villes qu'il parcourait :

« Le fameux Bosco qui peut escamoter une maison aussi facilement qu'une muscade, est à la veille de donner à Paris des représentations au cours desquelles il exécutera quelques tours miraculeux. »

Et l'histoire nous dit qu'au restaurant, il avalait tranquillement sa fourchette et son couteau et... se décapitait!

— Ah! si je pouvais connaître son truc! s'écrie souvent celui qui, de son fauteuil, suit les phases d'un tour captivant présenté par un monsieur en habit, pourvu d'une baguette magique, et qu'on nomme prestidigitateur ou, terme moins impropre, illusionniste.

Aussi curieux que tout le monde, j'ai voulu approcher de près des maîtres du mystère qui renouvellent les miracles de l'antiquité et, plus près de nous, ceux de l'illustre Robert Houdin... J'ai longuement examiné les appareils compliqués, tâté les manches des exécutants, palpé les sacs, les boîtes; à ma grande honte, je



Fakara a résolu le problème de la crise du tabac. Un simple geste, voici venue du ciel une cigarette allumée...



...puis deux, trois, quatre cigarettes. Les fumeurs regardent cela avec un petit air d'envie... et de désespoir.



Un simple foulard va permettre à Fakara de fleurir instantanément son appartement ou bien votre studio.



Un coup sec et, souriante, la jolie « sorcière » fait apparaître ce splendide bouquet avec la même aisance.



Photo Archives.
1. Jean Houcke avec ses filles Nadia et Huguette, et son fils Maurice.

QU'IL y ait une aristocratie du Cirque, comment en douter quand on considère le magnifique arbre généalogique de Jean Houcke, le célèbre maître-écuyer, qui, après sept années d'absence, vient de reprendre

à Paris la direction du Cirque du Grand-Palais. Jean Houcke, dont la famille est originaire d'Hazebrouck, compte, en effet, parmi ses ancêtres, le baron Jacques de Tourniaire, ce noble Dauphinois qui ne rougit pas de devenir, pour la haute école, l'élève d'Asley, qui, à la fin du XVIII^e siècle, avait doté Paris de sa première piste de cirque.

Jacques de Tourniaire, qui avait eu l'honneur de dresser des chevaux pour le roi, s'exila à l'époque de la Révolution, parcourut l'Allemagne avec une troupe équestre formée par ses soins et mourut en 1820, premier écuyer et chef des écuries de Nicolas I^{er}.

Ses descendants — et ils étaient nombreux — devaient tous être des écuyers et des écuyères de grande classe et l'histoire du Cirque garde, entre autres, les noms de Louis Tourniaire, qui enseigna l'équitation au prince Louis-Napoléon, de Philippe Tourniaire, qui dressa des chevaux d'école pour le sultan Abdul-Hamid II, et de Fanny Tourniaire, « la Taglioni équestre » qui, en 1877, épousait Eugène-Léonard Houcke, le propre grand-père de Jean Houcke.

Jean Houcke a fondé à Constantinople le Cirque des Petits-Champs, il a dirigé le Nouveau-Cirque de la rue Saint-Honoré « à la belle époque », monté des pantomimes à l'Hippodrome de New-York, réorganisé des cirques à Stockholm, à Copenhague et à Christiania et succédé au célèbre James Fillis dans les fonctions d'écuyer en chef de l'École impériale de cavalerie de Saint-Petersbourg.

Et il continue, dirigeant actuellement, en même temps que son établissement parisien, les deux plus grands cirques fixes de France, le Cirque de Rouen et le Cirque d'Amiens, fondé par son grand-père en 1834.

Tâche écrasante, à laquelle Jean Houcke ne suffirait pas s'il n'avait, pour le seconder, de précieux collaborateurs : ses cinq enfants, qui, tous, semblent avoir hérité le goût ancestral pour l'équitation savante : Huguette est une spécialiste de la « voltige à la Richard », Nadia une élégante amazone, cependant que leurs frères, Maurice, Gilbert et Sacha suivent avec brio, tant comme écuyers que comme dresseurs, les traces paternelles.

L.-R. DAUVEN

La dynastie des **HOUCKE** *revient à Paris*

Ph. Lido



2. L'élégant écuyer et un de ses chevaux favoris sur les Champs-Élysées.

3. Nadia Houcke, souriante, dans son costume des « Jeux du Far-West ».

4. Aidée de son père, la jolie Nadia arrive debout devant le Grand-Palais.

L'ACTUALITÉ

AU THEATRE DU GYMNASE :

« SOUVENT FEMME VARIE... »

Cette pièce de Robert Boissy sera reprise à la rentrée. Et nul doute qu'elle n'obtienne le même succès que « Jean-Jacques ». Le jeune auteur de « Jupiter » recherche aujourd'hui moins la qualité que les centimes. A-t-il déjà perdu la délicieuse fraîcheur poétique et la souriante fantaisie que nous avions tant aimées dans sa première œuvre ? Il travaille maintenant dans la facilité.

Une jeune femme romanesque s'ennuie dans la vie luxueuse et facile que lui procure un généreux protecteur. Gâtée par une existence trop heureuse, elle rêve de médiocrité. Elle doit être intoxiquée par les romances populaires d'Edith Piaf. Son vieil ami, qui, bien entendu, l'aime comme un père, et ne veut que son bonheur — nous sommes au théâtre — tente une expérience aussi rocambolesque que spectaculaire : il déguise un ancien camarade de la belle enfance en courtier d'assurances. Il lui fait porter un costume étriqué, des lunettes inamovibles, et une raie au milieu des cheveux. Ainsi camouflé, la charmante Catherine ne le reconnaîtra pas. — Cette fois, nous sommes au Guignol...

Le petit employé enlève la jeune femme. Il lui offre une chaumière et un cœur. Dans la salle à manger Henri II, notre Don Juan à la petite semaine se montre médiocre et mesquin à souhait. Tout est pauvre en lui : son intérieur, ses idées, ses manies, ses amis. En quelques touches rapides, l'auteur nous peint l'existence de ces petites gens accablés par leurs soucis quotidiens. Devant son buffet Dufayel, notre douce Catherine s'ennuie à nouveau. Heureusement que le vieux protecteur magicien veille dans l'ombre. D'un coup de baguette, il métamorphose à nouveau le petit employé miteux en peintre célèbre et riche. Et cet élégant jeune premier se présente à notre héroïne dans un habit impeccable... Sans lognon, elle ne le reconnaît pas. Décidément, cette Catherine, bernée et bornée, n'est pas très physionomiste ! Le vieux monsieur s'effacera devant le bonheur de sa douce compagne. On est galant homme ou on ne l'est pas...

Cet aimable conte n'est pas ennuyeux du tout. Mais on se demande si le grand talent de Michelle Lahaye est ici à sa place. Son personnage est tellement artificiel, tellement veule. Cette nature exceptionnelle, toute frémissante de sensibilité contenue, semble toujours vouloir s'envoler. Mais dans un rôle si plat elle reste à terre, toute vibrante encore de cet effort inutile.

Bernard Lancret est extrêmement drôle en petit employé étriqué et mesquin, transformé en séduisant homme du monde. C'est un rôle en or qui le change de ses classiques jeunes premiers. André Carnège ne manque pas de style en protecteur bienfaiteur. Mais le gros succès de la soirée est allé à Gabrielle Rosny, qui a composé une silhouette de bonne à tout faire d'une vérité et d'une cocasserie irrésistibles. Fells n'a guère de mal pour paraître un prince russe. Celui-ci date un peu.

AU VIEUX COLOMBIER :

« HUIS CLOS »

Jean-Paul Sartre vient d'écrire une très belle pièce, d'une violence extraordinaire et d'une grandeur dans l'objet qui exprime le plus mystérieux fond de l'âme humaine, et atteint l'essence des choses. Ce n'est pas une œuvre pour les natures délicates et sensibles qui s'évanouissent en écoutant un « Prélude » de Chopin.

D'abord, nous sommes en enfer. Là, on ne rencontre pas souvent de petits saints... On pense « Au grand large », ce rêve de survie beaucoup plus naïf, mais plus hallucinant par son côté fantastique.

Ici, l'au-delà est semblable à la vie. L'enfer est représenté par une chambre d'hôtel où deux femmes et un homme sont enfermés. L'éternité du châtement, c'est de souffrir les uns par les autres. Sans le vouloir, chacun d'eux est le bourreau des deux autres.

L'une des deux femmes est une infanticide. Cette exaltée, mariée à un vieil époux, a eu sur terre un amant. Même en enfer, elle a besoin d'un homme. L'autre est une lesbienne, elle avait une petite amie, dont le mari s'est tué. L'homme est un déserteur mexicain, qui a été fusillé... Le lâche, la femme damnée, et l'infanticide hystérique, ont été emmenés dans cette chambre inquiétante par un étrange garçon d'hôtel qui évoque Caron. D'abord, chacun d'eux se compose un personnage flatteur, puis les masques tombent... Une fois nus les uns devant les autres, ils vont s'entre-déchirer à belles dents. La prisonnière convoite la jeune exaltée, qui convoite le déserteur, qui lui préfère la solitude et le silence. L'action se déroule entre trois canapés. Si, encore, ils étaient quatre, ils pourraient s'arranger, mais à trois c'est beaucoup plus difficile ! Il y en a toujours un, ou une, de sacrifié. Et c'est la victime qui hurle... comme un damné.

Cet acte fantastique et inquiétant est remarquablement mis en scène par Raymond Rauleau, et admirablement joué, d'abord par Michel Vitold, au masque tourmenté, hagard, halluciné ; par Tania Balachova, qui est une des comédiennes les plus intelligentes de notre époque, et par Coby Silvia, étonnante de féminité trouble, de cynisme inconscient, de cruauté charmante, presque enfantine. C'est sûrement sa meilleure création.

J. L.



Bernard LANCRET, vu par Jan Mara.

CONCOURS DU CONSERVATOIRE

(suite)

Regrettant sans doute leur générosité pour les concours de Tragédie, le jury ne décerne en Comédie aucune récompense aux trois premiers prix de la veille. Il ne s'intéresse plus qu'aux natures comiques. Sophie Desmarests, déjà connue sur le Boulevard, mérite haut la main son premier prix. Elle a joué Feydeau dans un mouvement étourdissant. Elle n'a vraiment plus rien à apprendre au Conservatoire, pas plus que le grand Jacques-Henri Duval, irrésistible de brio et de fantaisie dans une scène à la Max Dearly du « Roi » de de Fiers et Caillavet. Ces deux jeunes artistes étaient les grands favoris du concours et du public. Leurs premiers prix firent plaisir à tout le monde.

Par contre, la même récompense tombant au hasard sur la jeune tête d'Anne-Marie Bernsten, une élève de Brunot, fut fort discutée. Cette élève douée, qui concourait pour la première fois, n'a que seize ans. Elle manque totalement de ce qu'il faut de rare, de complet, de décisif, pour justifier un premier prix, surtout après un premier concours. Le public et les élèves lui sont visiblement hostiles.

Les seconds prix sont obtenus par deux hommes : Gérard Philip, élève de Denis d'Inès, et Jean Floutrens, élève de Le Roy. On connaît le premier, c'est l'Ange de « Sodome et Gomorrhe ». Très remarqué dans la pièce de Giraudoux, il joue déjà à la vedette. Son Valentin d'« Il ne faut jamais jurer de rien » est désinvolte et charmant. Mais sa voix perchée est désagréable et dure. Dans de nombreuses répliques, Gérard Philip prouve qu'il a encore tout à apprendre.

Dans le rôle de Lafond de « La Parisienne », de Becque, Jean Floutrens a montré sagement et honnêtement tout ce qu'il pouvait faire. Il ne pouvait pas grand-chose.

Françoise Porée (remarquable Camille d'« On ne badine pas avec l'amour », mais physique ingrat, Marie-Thérèse Odendhal (exquise ingénue dont la grande fraîcheur d'âme et de sentiment est un ravissement), Denise Noël (hier exécrable Hermione, aujourd'hui Maréchale d'Ancre presque géniale) et Gaston Girard (Hamlet plus consciencieux que romantique) se partagent les premiers accessits. Les seconds vont à Roger Rudelle (dont l'André Del Sarte était bien lourd et ennuyeux) et à Hélène Constant, qui est très en progrès depuis son dernier concours, et qui, dans Mme de Léry du « Caprice », semble rayonnante de son propre rayonnement.

Parmi les victimes, Jacqueline Duc, qui obtient un premier accessit, méritait un second prix pour sa Toinette du « Malade Imaginaire », d'une bouffonnerie et d'une truculence très personnelles. Le jeune Michel Bouquet ne semble pas content de son premier accessit. Mais il a 17 ans, et c'est son premier concours. S'il est remarquablement doué, il a encore beaucoup de choses à apprendre, et tout d'abord à se servir de ses bras qu'il agite comme ceux des marionnettes de Gaston Baty. Un second accessit tombe sur la tête du jeune Antoine Salomon, Rosenberg de « Barberine », naïf et prétentieux à souhait. Qu'il se console : une récompense au Conservatoire n'influe que bien rarement sur l'avenir d'un artiste. Un peu d'habileté — ou tout simplement de chance — font souvent plus que tous les prix du monde.

Jean LAURENT.

Nous publierons dans notre prochain numéro le compte rendu des concours de danse, par Jean Rollot.

LA DANSE



1. « La Folie d'Oreste », interprétée par Maurice Escande et Tony Taffin et dansée par Yvette Chauviré.



2. « Le Ciel est par-dessus les toits », poème de Verlaine, dansé par Nathalie Philippart et Janine Charrat.

Serge Lifar vient de présenter au Théâtre des Champs-Élysées une brillante matinée chorégraphique, consacrée à la Danse et à la Poésie. Le vaste programme représentait une véritable synthèse de ses expériences dans ce domaine. Les plus grandes vedettes de la Danse et de la Comédie ont pris part à ce spectacle exceptionnel. Mais laissons la parole au chorégraphe qui veut lui-même expliquer aux lecteurs de « Vedettes » sa conception.

Là parole humaine n'est pas seulement un mode logique, elle contient aussi une valeur rythmique et une valeur musicale. Née de la raison, elle devient expression de l'âme, tout comme la danse née du rythme. Toutes les deux procèdent d'un besoin initial, d'une nécessité première qui pousse l'homme à s'extérioriser, à sortir de lui-même.

Je relus les vers de Baudelaire et je fus saisi de la façon parfaite dont s'unissent en eux trois éléments majeurs de l'art : le rythme, la musique et l'émotion. Ne conviennent-ils pas admirablement bien à la danse dont le but est de traduire, d'extérioriser l'émotion de l'âme au moyen du rythme et de la musique du corps ?

Je me mis à la tâche avec ardeur et, au bout de quelques séances de studio, j'avais réglé ma première poésie dansée, ma première romance chorégraphique, pour mieux dire. En effet, de même qu'il peut y avoir des ballets, des danses de scène, il existe des « danses de chambre », des sortes de lieder dansés qui sont au ballet ce que les mélodies sont au drame lyrique.

La romance chorégraphique constitue un genre à part. Elle renonce au plein jour et s'exprime par demi-teintes; le clair-obscur est son domaine, elle suggère plutôt qu'elle n'affirme, elle s'amenuise, se raffine et se condense comme un sonnet, comme une nouvelle. Plus de grand spectacle, pas d'éclairage cru, violent, plus de costumes éclatants, d'éloquence plastique, mais une émotion contenue, un pathos sous pression, des gestes murmurés, mais tout aussi expressifs, une plainte et non un cri.

J'ai eu recours à des extraits de « Britannicus », de « Phèdre » et d'« Andromaque » pour faire voir de quelle manière la danse

ET LA POÉSIE

par
Serge Lifar



6. Une figure du « Plain-Chant », de Jean Cocteau. Colette Marchand et Serge Perrault sont un couple parfait.



7. « Plain-Chant », interprété par trois danseurs : Colette Marchand, Serge Perrault et Christian Foye.

peut emprunter à la tragédie classique un sens dramatique, un rythme et une musique émotionnelle. Je me demande même si la mort d'Hippolyte ne gagne pas en conviction quand elle est soutenue par une salutation fervente — les Grecs ne dansaient-ils pas sur l'accompagnement d'un chœur déclamant ?

« La Nuit d'Août » de Musset, plus lyrique, plus directement émotionnelle et moins dramatique, cri de joie et de douleur du Romantisme renaissant de ses souffrances, a fait voir un nouvel aspect du romantisme de la danse.

La poésie pure, la poésie pour la poésie de M. Paul Valéry s'est exprimée dans « Les Pas », « L'Abeille » et « Sylphe ». L'analyste ému de l'âme de la danse invoque Terpsichore et l'appelle dans ses poèmes; musique et rythme jaillissent spontanément et donnent naissance à la danse de l'âme.

La poésie que Jean Cocteau découpe dans la matière du rêve s'est incarnée dans un rêve de la danse. « Plain-chant ».

« La Danse » d'Henri de Régnier m'a inspiré une chorégraphie qui voudrait rejoindre le délicat parnassianisme de l'un des grands poètes du siècle, à travers la mélancolie des feuilles d'automne qui tombent...

Après avoir assisté à ma première conférence consacrée à la Danse et à la Poésie, M. Maurice Rostand a écrit une poésie spécialement pour la chorégraphie. « Trois Danseuses », établissant de la sorte un circuit nouveau du chorégraphe au poète et du poète au chorégraphe.

Je viens de présenter trois nouvelles poésies dansées : « Diane », d'André Chénier, « Apparition » de Stéphane Mallarmé, et « Le Ciel dessus le Toit » de Verlaine. L'hellénisme tonique de Chénier, l'hermétisme scandé de Mallarmé, la musique et le clair-obscur de Verlaine se prêtent admirablement bien à être dansés.

Depuis le début du siècle, le ballet et la danse cherchent des formes nouvelles. Puissé-je contribuer à leur découverte par mes propres essais; puisse-je poser une pierre nouvelle de l'édifice commun que j'ai souhaité un jour en disant en pénétrant dans le domaine de l'esthétique pure, la danse, philosophie du mouvement, devient un symbole de la Beauté.



3. « Reversibilité », de Baudelaire. Poème lu par Jean Marchat, interprété par Janine Charrat et Roland Petit.

4. Mlles Dynalix, Laffon, de l'Opéra et Yvène Skorid sont « Les Trois Danseuses », de Maurice Rostand.

5. Roger Fenonjois, de l'Opéra, interprète « L'Abeille » et le « Sylphe » de P. Valéry, dits par Jacques Charron.

Serge Lifar

Photos Lido

Nous ferons mieux disent LES CLÉRANS



Photos Lido.



LES Clérans ont chaque jour, sous le chapiteau, rendez-vous avec la mort. Trapézistes de grande classe, ils présentent un numéro d'acrobatie aérienne d'une audace inouïe et d'une perfection si rare que les spectateurs oublient d'être effrayés. Ils ont connaissance comme ont confiance en eux ces deux magnifiques casse-cou.

— Non, je n'ai jamais eu peur, dit Stéphan Hegedüs, le créateur du numéro.

Il est venu au cirque par amour. Son père était minotier et pensait que Stéphan lui succéderait. Mais celui-ci suivait les cirques et, rentré chez lui, s'essayait à refaire les tours qu'il avait admirés. Il avait compris qu'avant tout on doit pouvoir compter sur son corps. Il fit du sport, devint champion de lutte gréco-romaine et réalisa son rêve. Son premier numéro fit le tour du monde. Séparé de son partenaire par les événements, il fit connaissance par hasard, dans un gymnase, de Charly Gérardin, un jeune étudiant de 22 ans. Le regardant s'exercer aux agrès, il admira sa souplesse et son sang-froid et lui offrit de travailler avec lui. En sept mois, ils montèrent leur actuel numéro. Il dure 9 minutes, pendant lesquelles l'un des hommes jongle littéralement avec l'autre dans l'espace.

— Peur ? Non, je ne sais pas ce que c'est, dit à son tour Charly Gérardin. J'ai une telle confiance en Stéphan que je me jette dans le vide sans crainte : il finira toujours par m'attraper.

Charly est jeune, beau et rieur. Il vit dans sa famille, peint, lit, fait des courses folles en vélo et s'étonne de recevoir autant de lettres d'amour que Tino Rossi. Il est, dans cette banlieue parisienne, le voisin de son partenaire. Stéphan Hegedüs mène une vie tranquille auprès de sa jeune femme, une enfant de la balle. Il sera père bientôt et il est plus ému par les préparatifs qui accompagnent cette naissance que par son travail.

Il a décidé de faire mieux encore. Chaque jour, les deux Clérans répètent, pendant six heures, un nouveau clou. Jusque-là, le voltigeur s'élançait, à quinze mètres du sol, réalisant un saut de 4 mètres de long. La double pirouette exécutée, son partenaire l'attrapait de justesse. Or, désormais, Charly s'élançera « en arrière », en exécutant une double saut périlleux.

Michèle NICOLAI.



KATIA LOVÀ, dans « Moumou », porte un ravissant ensemble de REARD, 47, rue de Clichy. Tri. 18-40. Photo Harcourt.

Sur L'ÉCRAN

L'ILE D'AMOUR

Il y a tout ce qu'il faut dans ce film pour satisfaire les amoureux de la Corse, les admirateurs de Tino Rossi, et plus généralement les gens qui aiment le cinéma, l'aventure amoureuse et les beaux paysages méditerranéens.

Tiré d'un roman de Saint-Sorny par Stéphane Pizella et Charles Exbrayat, le scénario tient en quelques lignes. Une riche jeune fille, venue en Corse, y prend pour guide un beau gars de l'endroit. Rapidement ils s'aiment. Mais, bientôt, accusé d'un crime, le jeune homme doit se laisser condamner pour sauver l'honneur de la jeune fille avec qui il avait passé la nuit du meurtre. Elle déclare aussitôt la vérité à la justice ; le voici sauvé. Mais suivant la loi corse inexorable, il sera tué et cela au moment où, sur un yacht, celle qu'il adore regagne le continent avec la promesse qu'il viendra vite l'y rejoindre. De cette action dramatique, les adaptateurs ont tiré le maximum d'effets ; ce qui nous vaut un film riche en action, où nous est offerte la Corse avec sa beauté attachante, la noblesse de ses sentiments le côté rude de son « garde-toi, je me garde », la brusquerie presque sauvage de sa vendetta et son atmosphère mélangée de grandeur, de farniente, mais par-dessus tout d'amour et d'honneur. Maurice Cam est allé là-bas pour tourner des extérieurs qu'il nous a rapportés, en tous points ravissants. Sa mise en scène rigoureusement authentique est excellente. Jamais, sans doute, l'île de Beauté n'est parue à l'écran avec autant de fidélité, et la reconstitution en studio du village et des intérieurs corses est une entière réussite. Félicitons-le de ce joli travail.

La troupe qu'il a dirigée comprend à sa tête Tino Rossi, un Tino Rossi bien dans son élément, servi par le scénario qu'il n'a eu aucune difficulté à s'assimiler pleinement et par plusieurs chansons qu'il chante avec son habituel talent.

Joseline Gaël, si blonde et si jolie, est sa partenaire aimante et sentimentale. Quelle belle fille... Autour d'eux, dans de savoureuses compositions, on applaudit Delmont, Blavette, Sylvie, avec Charpin, Louvigny, Vitold, Castelot, Florencie, et une nouvelle venue à l'écran, Lillia Vetti qui, pour ses débuts, se révèle parfaite.

Par intérim : Jean ROLLOT.

Vedettes

L'hebdomadaire du théâtre, de la vie parisienne et du cinéma * Parait le Samedi

5^e Année

55, AVENUE GEORGE V - PARIS-8^e ELY. 37.04

Chèques postaux : Paris 1790-33

PRIX DE L'ABONNEMENT :

Un an (52 numéros) 180 fr.

6 mois (26) 95 fr.



POIS DE SENTEUR : pour brunes
ROSE BONBON pour blondes

LYCEUM DUMAINE-PEREZ

Ecole des Arts fondée en 1928

Danse classique — Rythmique — Espagnole — Claquettes et de salon
Art oratoire — Art dramatique — Chant — Culture physique
EN LEUR HOTEL : 91, Avenue de Villiers — Wag. 34-94



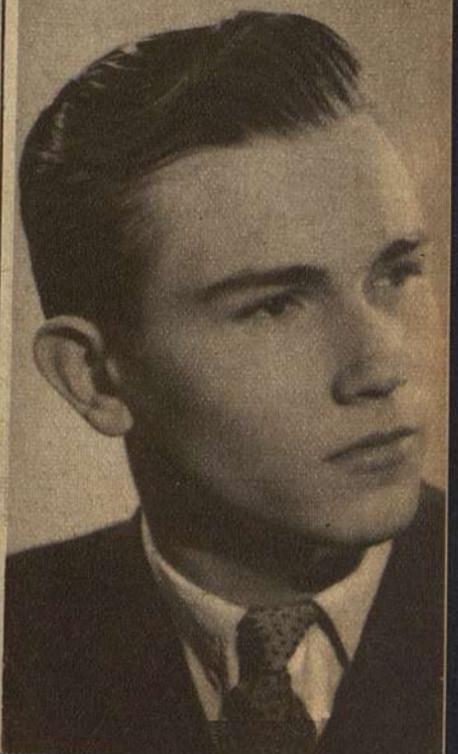
Michèle MARNY, actuellement en Allemagne où elle chante pour les stalags, fera prochainement sa rentrée à Paris, dans un tour de chant entièrement renouvelé. Photo « Le Studio »

ÉCOLE ■ THÉÂTRE ■ CINÉMA

TONIA NAVAR

11, rue Beaujon — CAR. 57-86

Michel LESAGE, jeune comédien au physique romantique, fut très remarqué à la présentation d'élèves de Tonia Navar, où il affirma des dons réels dans le rôle de « Chatterton », d'Alfred de Vigny, qu'il interpréta avec beaucoup de style et de talent. Photo Teddy Piaz



LES CONCOURS DU CONSERVATOIRE

Comédie

ILS devaient avoir lieu, cette année, à huis clos, à cause des restrictions de lumière, et pour éviter les perturbations dues aux alertes successives. Mais les élèves protestèrent. Sans le public et la critique dans la salle, ils refusaient même de concourir. Etre remarqué par un auteur ou un directeur de théâtre est souvent plus important qu'un premier prix illusoire. Demandez la liste des lauréats du Conservatoire de 1920 à 1925 par exemple, et vous comprendrez tout de suite pourquoi. La plupart de ces noms vous sont totalement inconnus. Que sont-ils devenus tous ces espoirs d'un jour ? Après de vagues tournées, dans quel théâtre de province ont-ils échoué ?

Brusquement, l'administration des Beaux-Arts a décidé que les concours de tragédie et de comédie du Conservatoire auraient lieu au Théâtre de l'Odéon, et devant le public. De tous temps ces concours se déroulent dans une atmosphère orageuse, où Cabotville trouve son climat véritable ; mais on aurait pu espérer du public, cette année, l'attitude décente que réclament les événements. Il n'en fut rien. Jamais on ne vit une organisation aussi scandaleuse : les mauvaises places réservées à la critique étaient occupées à chaque séance par de piaillantes « hirondelles ». On était invité à payer le prix de ses places. Seuls les ayants droit étaient refusés au contrôle et, malgré leurs places numérotées, devaient rester debout, parce que, pour vingt francs de pourboire, l'ouvreuse avait donné leurs places. Quand l'administration des Beaux-Arts s'occupait de la distribution des cartes, c'était déjà la pagaye, mais maintenant que le Conservatoire a la prétention de s'en mêler, c'est la foire. Ne pourrait-il y avoir un secrétaire général des concours comme dans un théâtre régulier ? Ce serait trop simple, sans doute.

CONCOURS DE TRAGÉDIE

Il fut assez faible dans son ensemble. Les natures les plus douées possèdent des physiques ingrats. Par contre, les jolis visages ne reflètent pas grand'chose. C'est curieux comme les belles âmes se cachent souvent sous des masques peu flatteurs.

Dix candidats se présentent devant un jury composé de Mmes Catherine Fontenay et Dermoz, et de MM. Delvincourt, Directeur du Conservatoire, René Rocher, Aldebert, Dehelly, Marcel Achard, Jean Sarment, Salacrou, Pierre Bertin, Jean Marchat, Émile Mas, et Jean Toulout. La présence de ce dernier est fort discutée un peu partout. Est-ce au médiocre comédien ou à l'auteur de ce défunt « Mektoub » que cet honneur revient ?

Quand le grand favori du jour, Émile Deiber arrive à ce vers d'Andromaque : « Je te loue, ô ciel de ta persévérance », la sirène de l'alerte retentit pour la troisième fois de la matinée. Mais le jeune Oreste, en proie à ses « furies », ne l'a pas entendue. Nous sommes contraints de quitter la salle, et le jury en profite pour différer la proclamation des récompenses.

1. Deux premiers prix de comédie. Sophie Desmarets, Jacques-Henri Duval, n'engendrent pas la mélancolie.

4. Jean Flourens, qui était en congé depuis 1936, répète une dernière fois. Il obtiendra un second prix.

Sur la place de l'Odéon, Pierre Taffin, Denise Noël et Roger Rudolfs, remplacent la statue absente.

CONSERVATOIRE

Tragédie

Émile Deiber obtient un premier prix très mérité. Il joue Oreste avec un frémissement intérieur, une passion contenue et une sincérité d'accent dignes des plus grands comédiens de tous les temps. Les Oreste, vedettes de cinéma, peuvent venir prendre auprès de lui une leçon.

Deux jeunes filles se partagent également le premier prix : Thérèse Marodon, qui a seize ans, possède déjà tous les trucs de sa mère Germaine Rouer, sociétaire de la Comédie-Française. Elle pourra la doubler. Les spectateurs ne s'en apercevront pas. Elle a déjà la même autorité, et, sur scène, presque le même âge.

Christiane Carpentier est une remarquable Camille qui sait nous émouvoir dans les fameuses « Imprécations ». Cette belle tragédienne à la voix grave, semble transfigurée par le personnage qui l'habite. L'articulation est claire, le registre est soutenu. Sa place est à la Comédie-Française.

Un seul deuxième prix. M. Georges Lycan, qui est correct, sans plus. M. Jean Juillard incarne Polyeucte avec peu de moyens, mais une grande sincérité.

Un second accessit échoit à Mlle Françoise Porée, dont le physique est ingrat, mais qui possède un beau tempérament dramatique, et à M. Pierre Taffin, l'archange de « Sodome et Gomorrhe », qui est, par contre, un fort beau garçon, mais qui se donne beaucoup de mal pour paraître tragique dans « Horace ». A l'année prochaine.

Parmi les élèves non récompensés, Mlle Denise Noël fait une imitation très réussie de Marie Bell dans Hermione. Jacques Ivernel joue Oreste, les jambes écartées, comme un lutteur de foire. René Chanzi, dans Néron, est gêné par la réplique du jeune Michel Bouquet qui, en Narcisse, accapare l'attention des spectateurs et du jury. Mais René Chanzi, sous le nom de Jacques Rémy, est engagé à l'Odéon déjà depuis un an. Comme élève du Conservatoire, il n'a droit à aucune récompense, mais comme pensionnaire de l'Odéon, il joue tous les grands rôles du répertoire. On sait manier le paradoxe dans l'auguste Maison !

CONCOURS DE COMÉDIE

Une matinée fut réservée aux scènes classiques et, à cause des alertes, une journée entière fut nécessaire à l'audition des scènes dites modernes. Les auteurs romantiques — sauf Victor Hugo — sont considérés à volonté comme classiques ou comme modernes. Ce qui est injuste, car les scènes classiques, par la richesse de leur texte, font beaucoup plus d'effet. Et puis, comment les membres du jury peuvent-ils comparer l'élève qui joue « On ne saurait penser à tout » de Musset et celle qui interprète un vaudeville de Feydeau comme « Mais n'te promène donc pas toute nue » ?

(Suite p. 7).

7. Les deux premiers prix de tragédie. Christiane Carpentier et Émile Deiber sont les grands favoris du jour.

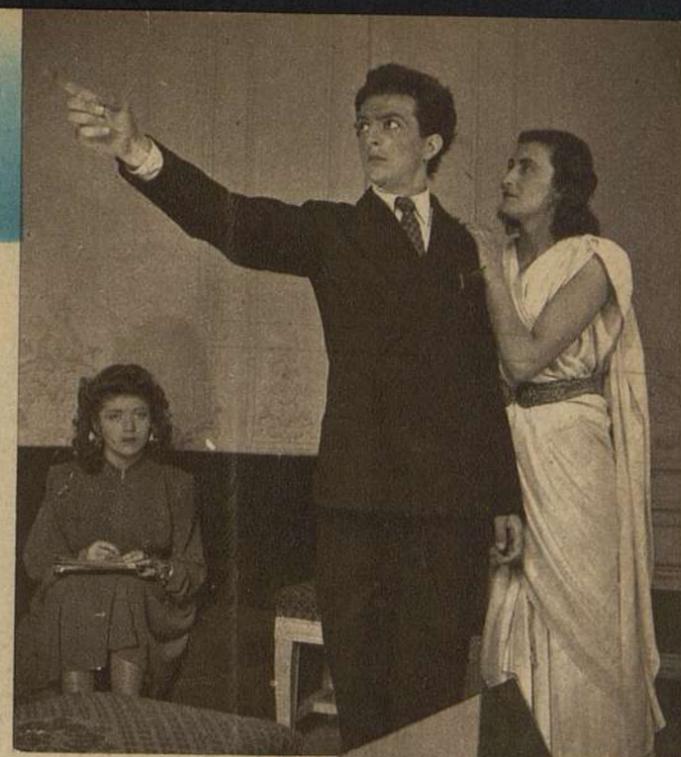
10. « Un verre de vin, cela fait passer le trac », dit Gérard Philip au jeune et souriant Michel Bouquet.

6. Thérèse Marodon, qui a obtenu, la veille, un premier prix de tragédie, est oubliée du jury en comédie.



2. Dussane reconforte Sophie Desmarets qui va jouer une scène de « Mais n'te promène donc pas toute nue ».

3. Gaston Girard, Marie-Thérèse Odend'hal, et Hélène Constant se félicitent réciproquement de leur succès.



8. On se promène en attendant la délibération du jury. Thérèse Marodon, qui va obtenir un premier prix, ne semble pas inquiète.



9. A la sortie des artistes de l'Odéon, les reporters photographiques mitraillent les trois premiers prix de tragédie.

Le Rideau se lève



Rosy DELIEGE, la charmante sou-brette qui joue « Trois douzaines de Roses rouges » au Théâtre des Nouveautés. Photo Harcourt

LA MODE AU THÉÂTRE

Et voici les spectacles devant la clôture annuelle...

A l'Œuvre, pour la reprise de « La Brebis égarée », du poète catholique Francis Jammes, la charmante Magdeleine Martel porte des chapeaux d'un réel chic, créations de LINETTE, 9, rue Brémontier. Un nom qu'il faudra retenir.

Au Michel (direction Parisys), dans la « Parade Amoureuse », d'André Ranson, la bonne Christiane Wiegand est coiffée avec beaucoup de goût par PIERRE ET RENE, 3, faubourg St-Honoré, un des premiers coiffeurs de Paris. (Anjou 14-12.)

Au Théâtre Lancry, dans « Le Secret de Maldec », pièce policière de Mme Anne Mariel et André Gerlin, nous avons applaudi — pour ses débuts dans la comédie — la vedette de cabaret Yvonne Régnier, qui arbore de jolies toilettes, exécutées par Rose PARIS, 15, rue du Louvre, une maison que nous retrouverons encore au théâtre avec plaisir.

Au Théâtre Hébertot, « Néron », de Jean Bacheville, nous offre de rutilants costumes dessinés, ainsi que les décors, par Raymond Faure, dans une mise en scène précise et originale de Jacques Hébertot.

Notons, en terminant, que le vernis à ongles « BELMO » — dont le fameux tzigane, si en vogue — sont en vente dans tous les grands magasins, coiffeurs à la mode et pharmaciens principaux de Paris, province et banlieue. A. de M.

Théâtres

AMBASSADEURS - DIR. Alice COCÉA
ALICE COCÉA présente et joue
LÉONA
de CROMMELYNCK

Le Théâtre de l'AVENUE vient d'effectuer sa clôture annuelle. A l'affiche depuis 7 mois, la comédie de Paul NIVOIX connut une carrière triomphale qui est loin d'être épuisée. Elle reprendra ultérieurement son très grand succès avec tous ses interprètes: René DARY, Jean MERCANTON, Raymond BUSSIERES, Annette POIVRE, Noëlle NORMAN, Suzanne BRE-VIL et Maurice PIERRAT.

ATELIER
Tous les soirs (et lundi) A la lumière du jour
ANTIGONE
de Jean ANOUILH
19 h. 15 Dim. 2 mat. : 15 h. et 18 h.

LES 2 PLUS BELLES VEGETTES DE L'ECRAN
MARIE DÉA et MILA PARÉLY jouent en version intégrale
UN DON JUAN
19 h. 30 COMÉDIE DES CHAMPS-ÉLYSÉES 19 h. 30

JEAN PAQUI
MONSEIGNEUR

Le THÉÂTRE du PALAIS-ROYAL est heureux d'annoncer qu'il présente
MOUMOU
à ciel ouvert les samedis et lundis à 15 heures

LE
Jardin de Montmartre
1, AV. JUNOT — Tél. : MON. 02-19
Ts l. j. de 17 à 19 h. (sf lundi et mardi)
Thés-Diners-Spectacles
Soirée 20 h., Matinée Samedi 16 h.
Dimanche 2 Matinées 15 et 17 h.
CHAMPI
ET LES MEILLEURES VEGETTES
Retenez vos tables à Mon. 02-19

MONSEIGNEUR
Cabaret
Restaurant
Orchestre Tzigane
94, rue d'Amsterdam



La vedette FLORELLE porte une nouvelle coiffure, créée pour elle par le maître DIMITRI, 3, rue Vignon. Opéra 88-72. Photo Harcourt

LES FILMS QUE VOUS IREZ VOIR :

- Aubert Palace, 26 boul. des Italiens, PRO. 84-84.
- Balzac, 136, Champs-Élysées, ÉLY. 52-70.
- Biarritz, 79, Champs-Élysées, 42-33.
- Bonaparte, 76, rue Bonaparte, DAN. 12-12.
- Caméo, 32, Bd des Italiens, PRO. 20-89.
- César, 63, Champs-Élysées, ÉLY. 38-91.
- Cinéma Champs-Élysées, 118, Champs-Élysées, ÉLY. 81-70.
- Cinéma Opéra, 4, Ch.-d'Antin, PRO. 01-90.
- Clichy-Palace, 49, Av. de Clichy, MAR. 20-43.
- Club des Vedettes, 2, rue des Italiens, PRO. 88-81.
- Colisée
- Delambre (Le), 11, rue Delambre, DAN. 30-12.
- Le Français
- Gaumont-Palace, Place Clichy, MAR. 56-00.
- Helder (Le), 34, Bd des Italiens, PRO. 11-24.
- Impérial, 29, Boul. des Italiens, RIC. 72-52.
- Lord Byron, 122, Champs-Élysées, BAL. 04-22.
- Lux Bastille, Place de la Bastille, DID. 79-17.
- Lux Rennes, 76, r. de Rennes, LIT. 62-25.
- Madeleine, 14, Boul. de la Madeleine, OPE. 56-03.
- Marivaux, 15, boulevard des Italiens, RIC. 83-90.
- Max Linder
- Moulin Rouge, Place Blanche, MON. 63-28.
- Normandie, 116, Champs-Élysées, ÉLY. 41-18.
- Olympia, 28, Boul. des Capucines, OPE. 47-20.
- Paramount, 12, Boul. des Capucines, OPE. 34-30.
- Radio-Cité-Bastille, 5, faubourg Saint-Antoine, DOR. 54-40.
- Radio-Cité Opéra, 8, boulevard des Capucines, OPE. 95-48.
- Radio-Cité-Montparnasse
- Scala, 113, Bd de Strasbourg
- Vivienne, 49, rue Vivienne, GUT. 41-39.

Du 21 au 27 Juin

- Les Petites du Quai aux Fleurs
- L'Île d'Amour
- Les Volontaires de la Mort
- La Belle de Priana
- Les Avent. Fantast. du Baron Munchhausen
- Les Avent. Fantast. du Baron Munchhausen
- La Croisière Jaune
- Lucrece Borgia
- Le Puritain
- Les Petites du Quai aux Fleurs
- Les Petites du Quai aux Fleurs
- La Tosca
- Annette et la Dame Blonde
- Lucrece Borgia
- L'Île d'Amour
- L'Aventure est au coin de la rue
- Les Petites du Quai aux Fleurs
- L'Amour suit des Chemins Étranges
- L'Enfer du Jeu
- Les Petites du Quai aux Fleurs
- Circonstances atténuantes
- Les Volontaires de la Mort
- Le Brigand Gentilhomme
- La Vie de Plaisir
- La Vie de Plaisir
- Le Carrefour des Enfants Perdus
- Les Roquevillard
- Le Ciel est à Vous
- Le Démon de la Danse
- L'Île d'Amour
- L'Île d'Amour

Du 28 Juin au 4 Juillet

- Les Petites du Quai aux Fleurs
- L'Île d'Amour
- La Belle de Priana
- La Croisière Jaune
- Lucrece Borgia
- Nous les Gosses
- Les Petites du Quai aux Fleurs
- Les Petites du Quai aux Fleurs
- Le Petit Jacques
- L'Île d'Amour
- L'Aventure est au coin de la rue
- Les Petites du Quai aux Fleurs
- M. Breloque a disparu
- La Mort du Cygne
- Les Petites du Quai aux Fleurs
- Circonstances atténuantes
- La Vie de Plaisir
- La Vie de Plaisir
- Le Carrefour des Enfants Perdus
- Le Ciel est à Vous
- L'Île d'Amour
- L'Île d'Amour

Les J 3 ou LA NOUVELLE ÉCOLE
Comédie en 4 actes de ROGER FERDINAND

L'ÉCOLE DES FAISANS
Comédie en 3 actes de PAUL NIVOIX

Chaque volume : 33 francs
En vente à la
LIBRAIRIE THÉÂTRALE
3, Rue de Marivaux

Mesdames,
Sachez-vous qu'il existe une brillante nouvelle à l'huile fabriquée spécialement pour permanente sous la marque bien connue

OSBORNE
(marque déposée)
qui donne à la chevelure, en la fortifiant, une beauté éblouissante. Adoptée par toutes les vedettes, la brillante « OSBORNE » est souvent imitée, jamais égalée. En vente dans toutes les bonnes maisons. Établissements Ch. Berra, 55, Faubourg-Montmartre, Paris 9^e.



La jolie Yvonne REGNIER, vedette du tour de chant, qui vient de faire ses débuts de comédienne au Théâtre Lancry dans « Le Secret de Maldec ». Photo Erpé.



SYLVIE prédit à TINO ROSSI, dans son film « L'Île d'Amour », un amour qui ne finira qu'avec la vie. Photo Cvrnos



DJANGO REINHARDT anime de son rythme et de son entrain les soirées charmantes du Cabaret de la Roulotte. Photo Harcourt



MICHEL, le grand coiffeur du 15, rue Royale, maquille selon le visage et en harmonie avec la coiffure qu'il crée. Anj. 35-67 et 38-37. Ph. Ivanoff.

Courrier de Vedettes

Mélancolique. — J'ai horreur d'entendre chanter Berthe Sylva. Je lui reprocherais toujours d'être l'interprète des chansons de mauvais goût, facilement mélo-dramatiques et lamentablement dénuées de poésie.



Marie DÉA, une des principales interprètes de « Un Don Juan », le grand succès de la Comédie des Champs-Élysées. Photo G.-R. Aldo

Duchesse. — J'éprouve quelque scrupule à vous dire si Roger Duchesne est beau car, d'après les statistiques établies, il est révélé que les hommes beaux sont souvent très bêtes.

Tino Rossi. — Je suis très mal placé pour savoir si Réda Caire est « très efféminé ». J'aime trop les femmes pour m'occuper des hommes trop tendres.

Myosotis. — Pourquoi ne parlons-nous pas plus souvent dans « Vedettes » de Maurice Escande? D'abord, nous en avons parlé à plusieurs reprises; ensuite, si nous ne pouvons pas lui consacrer aussi souvent que nous le voudrions des articles ou des reportages, c'est tout simplement parce que la place nous est comptée. Mais parmi toutes les pensées qui président chaque semaine à la réalisation du journal, il en est toujours une qui évoque le talent, l'élégance, l'intelligence, la gentillesse, et nous pensons irrésistiblement à ce bel acteur qu'est Maurice Escande que vous admirez autant que nous-même.

Catalan blond. — Vous êtes un fervent admirateur de Jean Marais. Réjouissez-vous: il est blond, lui aussi, mais il n'est pas Catalan. Il est autre chose... Quels sont ses goûts? Mon Dieu, vous m'embarrassez beaucoup, il y a parfois des choses qui se disent peut-être mais qui ne s'écrivent sûrement pas. En tout cas, il apprécie beaucoup les œuvres de Jean Cocteau. Moi aussi, d'ailleurs. En effet, depuis longtemps déjà, j'ai la joie de posséder sur ma table de chevet ces fameux « En-

fants terribles », qui voisinent avec « Toi et Moi », de Paul Géraudy et les poésies d'Alfred de Musset.

Josettiste. — Je suis entièrement de votre avis: Josette Dayd exagère. C'est indigne de la part d'une jeune artiste d'interpréter des chansons aussi bêtes. On se demande si elle ne se moque pas du public. Elle avait pourtant débuté avec des choses charmantes, comme « Prenez garde à la Baleine ». Il existe pourtant des compositeurs qui ont encore suffisamment de talent. Pourquoi ne pas s'adresser à eux pour avoir de bonnes chansons? Il est trop facile de se présenter sur scène en qualité d'interprète de chansons de rythme et de lancer sans raison des notes qui font peut-être swing mais qui n'en ont qu'une très pauvre allure. Si Josette Dayd voulait faire preuve d'intelligence, elle comprendrait son erreur et changerait dès aujourd'hui son nouveau et récent répertoire.

Yasmina. — Oui, l'adresse que vous possédez de Sessue Hayakawa est exacte.

Josianne. — C'est à André de Badet que nous devons la parfaite adaptation de « Don Pasquale ». Oui, j'ai beaucoup aimé cet ouvrage. En effet, André de Badet a signé plusieurs chansons qu'interprète Tino Rossi. Mais avant tout, il restera toujours pour nous le célèbre parolier de l'inoubliable « Chaland qui passe », créé avec tant de succès par Lys Gauty.

Ginette. — Effectivement, un gala a été organisé par les sinistrés de Noisy-le-Sec. Raymond Darbel, qui

s'occupe déjà de nombreuses œuvres, a réussi dernièrement à obtenir de gracieux concours tels que Johnny Hess, Jacqueline Moreau, Lina Tosti, Fred Hébert, etc., pour former un spectacle de music-hall dont la recette, dit-on, a dépassé toutes les espérances permises.

Paule. — Oui, mademoiselle, vous ne vous trompez pas, c'est bien Janine Clairval qui jouait le principal rôle de « Sixième Etage » au Théâtre Hébertot que vous avez vue, et que vous pouvez voir encore au Théâtre des Noctambules dans « Le Bout de la Route ». Je suis tout à fait d'accord avec vous pour reconnaître que cette jeune artiste est très douée et qu'un charme rare caractérise toute sa personne.

Martin. — Jean Marais n'habite, ni avenue Marceau, ni rue Pierre-Charron.

Patricia. — On ne vous a pas raconté un bobard. Andromaque, revu par Jean Marais, comportait bien une musique de scène de Django Reinhardt. Seulement personne ne l'entendit. Car — ne souriez pas... — le metteur en scène a eu peur du scandale... J'ignore donc si la partition était géniale. Mais je peux vous dire que cela débutait par un bruit de tam-tam...

VOTRE AMI.

RECTIFICATION. — La maison AUROUX, dont nous avons parlé dans notre dernier numéro, est au 37 de l'avenue Victor-Emmanuel et non au 57, comme nous l'avions indiqué par erreur.

BOBINO
Un Succès sans précédent!
GEORGES GUÉTARY



Genevieve KERGRIST, première danseuse étoile de l'Opéra, est la vedette des Ballets de Monte-Carlo. Photo Star.

Le Directeur-gérant: René Lellat. — E. Desrosiers-Négandière, Imprimeur, Paris. — N° 32.007. — (1934) — Publ. autorisée n° 30

Vedettes



LUCY LANCRY

que l'on a vu dernièrement dans "BÉATRICE DEVANT LE DÉSIR", et qui tourne actuellement "FALBALAS", avec Jacques Becker, et aussi "LES DAMES DU BOIS DE BOULOGNE", sous la direction de Robert Bresson.

Photo Henry Thibault.

5^e ANNÉE — LE SAMEDI
24 JUIN 1944 - N^{os} 183 et 184
55, AVENUE GEORGE V, PARIS-8^e